

# Exil Républicain Génération 2 : Jeanne Arnal

## Début

### Jeanne Arnal

00:00:01:06

Je m'appelle Jeanne Arnal, je suis née en 1949. Je suis née à Lisle-sur-Tarn. Je suis l'aînée d'une fratrie de trois enfants. Mon frère s'appelle Floréal et ma sœur s'appelle Aurore, Marie-José. Mon père est réfugié espagnol, ma mère est espagnole, mais ses parents étaient venus déjà à la fin de la guerre, en 1920 environ. Ils se sont connus donc à Lisle-sur-Tarn.

Mon père, réfugié, est originaire du petit village d'*Angüés* qui se trouve à quelques kilomètres de *Huesca*. Il est né en 1921 et il vit toujours, il a 98 ans, ma maman vit aussi. Ils vivent actuellement en Espagne puisque ça a été le désir de mon père. Depuis le premier jour où il a quitté son village, son souhait avait été de revenir.

En 1938 quand il a quitté l'Espagne pour la première fois au moment de la rupture du front d'Aragon, il avait 17 ans, il était sur le front, enfin sur l'arrière du front, puisqu'on l'y avait appelé pour faire les tranchées.

La famille, côté paternel, était anarcho-syndicaliste. C'étaient déjà des militants engagés et connus dans le village d'*Angüés*. Je ne vais pas trop m'étendre, mais ils faisaient partie d'un groupe qui s'appelait le groupe Bakounine, et il leur arrivait d'aller à Barcelone pour voir ce qui se passait et aussi parfois ils étaient correspondants d'un journal, qui était *Solidaridad Obrera* (Solidarité Ouvrière, journal anarcho-syndicaliste espagnol), et ils le distribuaient dans la région, ce qui leur permettait certainement de rencontrer d'autres militants.

Au moment du soulèvement militaire, comme trente autres jeunes du village, les deux frères de mon père ont été, on va dire, peut-être raflés, on va dire aujourd'hui comme ça et ont été emportés à *Huesca* d'où ils ne sont jamais revenus. C'est une tragédie qui va marquer le village et qui va marquer la famille. Il s'appelait *Román*, il s'appelait *José*. Et ça a été les deux noms qui vont marquer les événements, qui vont vraiment marquer notre famille, notre enfance, les descendants et les petits-enfants.

## Martín Arnal Mur

### Jeanne Arnal

00:02:38:15

Donc l'histoire de mes parents, enfin de mon père, si je peux continuer là-dessus. Au moment de la rupture du front, il était sur *Montflorite*, il regagne le village d'*Angüés* qui était à quelques kilomètres de là. Il passe à la maison, il prend sa couverture, sa mère lui dit : « Va t'en. J'ai déjà perdu deux fils, je ne veux pas en perdre un troisième. » Ce qui fait qu'il commence déjà la première *retirada* d'Aragon, seul, puisqu'il quitte son village au mois de mars 1938, et qu'il va passer avec la collectivité de *Abiego* où se trouvait une partie de sa famille. Je pense qu'au départ, ce n'étaient pas des personnes qui pensaient arriver jusqu'en France. Ils reculaient dans les Pyrénées en pensant pouvoir s'installer jusqu'à obtenir une aide et probablement revenir au village d'*Angüés*. Petit à petit, ils vont reculer jusqu'à arriver à Luchon. Il va donc rentrer en France. Il va, je pense, arriver jusqu'à Angoulême et décider de revenir en Catalogne, puisque la Catalogne est encore républicaine.

De là, il repart en Catalogne et il va retrouver un peu par hasard, mais pas tout à fait non plus, sa famille qui est aussi en Catalogne qui, elle, a fait une *retirada*, mais non pas par *Benasque* mais par la Catalogne. Il va retrouver sa famille à *Fortià*, ils vont rester dans ce petit village huit mois. Je sais que mes grands-parents habitaient avec beaucoup d'autres réfugiés. Ils étaient logés, entre guillemets, dans une église. Ils étaient là à *Fortià*, et ils vont y rester huit mois. Alors, toujours avec le souhait de rester encore en Espagne, surtout pour mes grands-parents, ils n'envisageaient certainement pas de partir.

00:05:03:20

Et mon père, comme il était né en 21, il était rentré pour aller se battre à la *batalla del Ebro* (la bataille de l'Èbre).

Je vais évoquer quelque chose qu'il n'évoque pas souvent. Il est allé, il a dû aller voir le maire du village, qui était un militant de la *CNT* (*Confederación Nacional del Trabajo*, Confédération National du Travail) aussi encore, et pour s'inscrire, pour partir se battre. Et cet homme lui a dit -ce que mon père n'a pas toujours bien vécu -mais cet homme lui a dit, je tiens à le préciser : « Tu vois l'homme qui est à côté, assis, il n'a plus de jambes, il a ton âge. Nous n'avons plus besoin de morts ni d'handicapés. Nous avons besoin d'hommes debout. Je vais te changer la date. Toi, tu veux partir, te battre. Moi je vais te changer la date. Tu vas être plus jeune, parce que tu continueras à te battre, si ce n'est pas ici, ça sera ailleurs. Mais pas *al Ebro*, parce que là-bas, tu vas y mourir. »

Cette chose-là, il a fallu longtemps à mon père pour l'exprimer, parce que peut-

être, pour lui, ça avait été comme une sorte de défaite. Mais en même temps, il a compris qu'il avait eu affaire à une personne certainement mature et qui voyait les choses autrement. C'est pour ça que je tiens à le dire maintenant.

Et ils font la deuxième *Retirada*. La famille, comme la plupart des familles, sont dispersées. Mon grand-père est emporté dans un train à Compiègne. Mon père, va au camp d'Argelès et Barcarès. Et ma grand-mère se retrouve seule avec ses enfants qui étaient en bas âge puisque ma tante Joséphine n'avait que deux ans. Ils avaient 20 ans de différence avec les fils aînés. Elle se retrouve, avec trois filles et un garçon qui sont assez vulnérables de par leur âge, dans un groupe d'environ 300 personnes qui vont aller à Gaillac et ensuite à Lisle-sur-Tarn. Une majorité de femmes et d'enfants, qui vont habiter dans une énorme maison autour de la place. Et parmi ces femmes, elle a une amie qui a fait la traversée d'*Angüés* jusqu'à Lisle-sur-Tarn, seule, avec sa fille, *Lolín*, une petite qui est de l'âge de ma tante Joséphine. Le mari de cette femme était resté en Espagne et il était passé, de la zone républicaine à ce que mon père appelle, *las filas fascistas* (les troupes fascistes). Ce qui fait que lui n'a pas fait de *retirada*, et elle s'est retrouvée seule avec sa fille. Et toutes les femmes, en particulier elle, n'ayant pas la possibilité de justifier que son mari pouvait l'aider économiquement à rester en France, elles étaient très, très vivement encouragées, quand ce n'est pas même, obligées, de monter dans le train et de repartir en Espagne.

Mon père raconte qu'il y avait même des personnes, des Espagnols qui venaient leur dire : « Mais revenez, il ne vous arrivera rien, vous serez mieux. Ici, vous êtes dans un pays étranger. Vous n'avez pas de sang sur les mains. Revenez, tout va être bien pour vous. » Et cette femme - maintenant, sur le moment, je ne me souviens pas de son prénom, pourtant, on en a souvent parlé- elle pleurait énormément parce qu'elle ne voulait pas partir. Déjà, parce qu'elle n'avait pas compris l'attitude de son mari. Ensuite, parce qu'elle était bien avec ma grand-mère, ensuite parce qu'elle avait été bien pendant la République et qu'elle espérait pour sa fille autre chose, et elle craignait ce qui l'attendait dans le village. Et elle est partie, elle a été séparée du groupe, on l'a renvoyée en Espagne. Je n'ai pas eu l'occasion de la connaître, mais j'ai connu sa fille, qui continue à parler un petit peu le français et qui peut parler de la France. Mais qui, elle, a été élevée par la Phalange espagnole. Alors on pourrait faire beaucoup de commentaires là-dessus.

00:10:15:23

Comme j'expliquais tout à l'heure, la famille a été disloquée, enfin, séparée, puisque mon père, de son côté, est envoyé sur Argelès. Puis il va faire le parcours de la plupart, les GTE (Groupements de Travailleurs Étrangers), sortir du camp, aller travailler. Non, avant, il va même travailler à côté de Bourges

pour les militaires, dans un camp où il a énormément souffert du froid. Puis il fait la débâcle. Il évite de monter dans les trains qu'il connaît déjà, pour éviter d'être renvoyés en Espagne, puisqu'il est seul et qu'il a moins d'années que ce qui est prévu, ça aurait pu le desservir aussi. Et il va avec d'autres copains, *compañeros* (dénomination des anarchistes entre eux, compagnons) comme il dit, sauter d'un train à Perpignan pour ne pas être renvoyé. Il fait tout ça.

Rapidement, après il va se remettre en contact avec ses parents. Mon grand-père avait réussi à revenir de Compiègne, sinon ma grand-mère risquait d'être renvoyée en Espagne, mais elle avait dit que son mari avait passé la frontière. Donc on rappelle mon grand-père qui retrouve ma grand-mère à Lisle-sur-Tarn. C'est vrai qu'il y avait une très bonne organisation de l'administration française qui permettait de rassembler les familles et de les regrouper aussi. Ça avait son côté négatif, mais aussi positif. Ça a permis à ma grand-mère de retrouver son mari. Il est revenu, ils sont restés à Lisle-sur-Tarn.

Et mon père va aussi les retrouver pendant un temps à Lisle-sur-Tarn. Comme il n'avait pas de papiers, il va rapidement rentrer dans le maquis. Il va travailler avec mon grand-père, mais il va aussi être dans le maquis du Sud-Ouest.

Ensuite, après les maquis du Sud-Ouest, il va partir en 44, jusqu'en janvier ou mars 45. Il va partir dans le *Sobrarbe*, se battre avec la guérilla antifranquiste. Quand il va dans le *Sobrarbe*, c'est qu'il y a eu, à un moment donné, tout le monde en parle, de la fameuse *Reconquista de España* à travers le Val d'Aran.

Après la libération d'Albi, c'était 44, mon père s'est demandé- je vais peut-être être un peu dure - il a dit : « Moi, je ne veux pas rester ici pour tondre des femmes qui, soi-disant, ont couché avec des Allemands, ça ne m'intéresse pas. Je suis Espagnol, ce qui m'intéresse, c'est que ça ne s'arrête pas ici, c'est qu'on aille libérer l'Espagne du fascisme et du franquisme. Donc par tous les moyens j'y reviendrai. D'autant plus que quand j'ai quitté *Angüés*, je me suis retourné quand j'ai passé la rivière qui sépare, à l'approche de la Catalogne, j'ai dit : *Angüés*, je reviendrai, je reviendrai en Espagne. »

Grâce à la rencontre qu'il avait faite en travaillant dans les bois avec des fils d'Espagnols, mais économiques, en particulier la famille Hernandez que je veux citer, parce que c'étaient des Espagnols qui étaient venus d'Andalousie, qu'on appelait les Espagnols blancs parce qu'économiques. Ces Espagnols, Hernandez, c'étaient des, comment dire, s'ils avaient fui l'Espagne à ce moment-là, ce n'est pas tellement pour la misère, c'était aussi parce que c'est une famille qui était évoluée, qui avait subi de la répression et qui donc était venue en France pour essayer de se sauver et de manger en même temps. C'étaient des gens avec un esprit ouvert. Ils ont énormément, ils ont beaucoup accueilli de réfugiés espagnols du Tarn, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour eux, pour les accueillir chez eux, essayer de leur trouver du travail, à couper du bois, à quoi que ce soit. C'était une famille d'une générosité sans bornes. Et là-dedans se

retrouvaient énormément de *compañeros* (compagnons) espagnols, et de *compañeras* (compagnonnes).

Parmi eux, un fils qui s'appelait José, qu'on appelait Jojo, a voulu aller combattre en Espagne, et comme il était avec mon père comme son frère, ils ont décidé de partir. Ils sont allés jusqu'à Alet-les-Bains, se préparer, faire ses entraînements, etc. Et de là, mon père est envoyé dans le *Sobrarbe*, et là il rencontre les maquis espagnols.

Récemment, avec mon père, il y a quelques années, on a fait ce retour sur ce lieu. Sin, etc. Il a même rencontré un homme de 97 ou 98 ans à l'époque, qui s'est souvenu de certaines anecdotes qui coïncidaient complètement avec celles que mon père avait racontées, que je pourrais raconter peut-être à d'autres occasions, comme le curé qui avait sauté par une fenêtre et que les maquis espagnols venant de France ont sauvé en lui réparant la jambe.

Ce qui n'a pas été le cas du groupe de mon père, puisque parmi son groupe, il y a un jeune qui a été abattu par la *Guardia civil* (Garde civile). Il faut dire qu'ils étaient passeurs, ils passaient des personnes et quand ils passaient, à leur retour, ils enlevaient les vêtements pour traverser les ruisseaux pour ne pas se geler après, surtout en hiver. Et ils avaient passé une fois un groupe de personnes et ils revenaient. Ils étaient trempés et ils avaient faim. Ce compagnon n'a pas pu résister, il est allé dans une maison et il a voulu se chauffer et demander un plat de soupe. L'Espagnole, la dame, généreusement lui a servi un plat de soupe. Mais, probablement parce qu'ils étaient tellement terrorisés, le mari est allé chercher la *Guardia civil* et ils n'ont pas eu beaucoup d'efforts à faire pour l'assassiner dans la cuisine. Voilà comment ça pouvait se terminer pour eux. Parce qu'en fait, en Espagne, ils avaient tellement peur que, contrairement à ce qu'ils croyaient, ils n'étaient pas reçus les bras ouverts, mais avec une peur au ventre qui était terrible. Et donc, pour mon père, on va dire que ça se termine là en 45.

Quand il apprend, plusieurs mois après, que son père est décédé, parce qu'il ne le sait pas le jour de sa mort, et qu'il voit que ce combat, finalement, n'est pas ce qu'il attend, il décide, en mars 45, de rentrer et d'aller aider sa mère, puisqu'elle est seule avec des enfants en bas âge. Là, il rend ses armes à Oloron-Sainte-Marie et il rentre à la maison.

## **Une vie en France**

### **Jeanne Arnal**

00:16:31:00

Voilà, on va dire ça, on va dire qu'il va travailler sur les chemins de fer, qu'il va

travailler dans les bois, qu'il va travailler un peu partout. ¶

Ah oui, une autre anecdote aussi. Avant la Libération, il n'avait pas toujours les papiers à jour, il fallait aller à Castres, il fallait aller partout pour faire tamponner les papiers, etc. Il faut dire que moi, la transmission de la famille, elle s'est faite aussi beaucoup à travers des anecdotes comme ça qui nous faisaient souvent rire. Alors parfois c'était confus, on confondait les dates, on ne savait plus qui arrivait quand ni comment. Il a fallu qu'après, avec un peu de réflexion, on arrive à faire la trajectoire. Et il nous raconte, par exemple, que mon oncle François, qui chantait faux soi-disant, allait à l'école à Lisle-sur-Tarn, à la Perrière, et l'instituteur l'obligeait à chanter *Maréchal, nous voilà !* Et mon père était passé par là. Il lui avait dit : « Tu sais, il faut que je chante *Maréchal, nous voilà !* » « Jamais de la vie ! Tu vas pas chanter *Maréchal, nous voilà !* » L'instituteur était venu un jour à la maison et mon père lui avait dit- je n'imagine pas l'accent qu'il devait avoir à ce moment-là - : « Il n'est pas question que mon frère chante *Maréchal, nous voilà !* » Et en plus, il avait terminé en disant : « De toutes façons, mon frère chante faux ! » Bon, ça c'étaient des anecdotes, c'était ce qu'on nous racontait. ¶

Une autre, c'est que ces mêmes gendarmes qui étaient venus les menacer quelques fois quand ils avaient pu ramasser des figues sur un chemin, dans un figuier qui appartenait à un propriétaire qui était allé les dénoncer, qu'il y avait des Espagnols qui allaient manger des figues, etc. Ils avaient eu les gendarmes qui étaient venus à la maison les menacer : « Vous savez, ça peut vous coûter cher ». Comme ils avaient menacé mon grand-père qui, le pauvre homme, passant sur une route avait marché sur le bord, hors commune de Lisle-sur-Tarn. Ils ont croisé les gendarmes qui lui ont dit : « Dis donc, toi, tu n'es pas sur la commune de Lisle-sur-Tarn ici, tu es sur la commune de Puycelsi. » Mon père qui était avec lui, qui n'était pourtant pas un héros, il s'est interposé et il a dit : « Moi, je vouvoie mon père, alors vous, vous allez le vouvoyer aussi. Lui, il ne sait pas lire, il ne sait pas s'il est sur la commune de Lisle-sur-Tarn ou de Puycelsi. » Alors il a expliqué : « *Padre, aquí tiene que hacer esto y esto* » (« Père, ici vous devez faire ceci et cela ») Et le père a calmé mon père, parce que ça pouvait devenir grave pour lui. Et après, à la fin de la guerre, mon père avait acquis ce qu'il appelle *los galones rápidos* (les galons rapides), à la fin de la guerre dans le Val d'Aran, il était, je crois, lieutenant à ce moment-là. Et quand les gendarmes sont venus à la maison, il leur a présenté les papiers et ma tante Joséphine était toute fière parce que les mêmes gendarmes qui les avaient menacés, il a fallu qu'ils se mettent au garde-à-vous devant le père et pour elle, c'était formidable. Enfin, il avait une reconnaissance.

00:20:11:23

Après, de ces papiers, on n'en a pratiquement jamais plus reparlé. Mon père n'a jamais rien demandé, quoi que ce soit, ni indemnité d'aucune sorte. D'ailleurs, il est Espagnol, il l'est toujours resté. Il a voulu rester Espagnol et nous, nous avons acquis la nationalité française, les enfants, parce que ma mère a été naturalisée française par ses parents. Ses deux parents étaient Espagnols et mes grands-parents, après avoir travaillé à Albi, ont fini par venir travailler dans une propriété au-dessus de Rabastens. Ils ont eu sept enfants. Ils n'étaient même pas mariés. Ils travaillaient pour une famille bourgeoise très bonne et en même temps qui connaissait un juge de paix et qui, je crois -ça il faut que je le vérifie - au début de la guerre 39-45, avait conseillé à mon grand-père de naturaliser les enfants. Peut-être lui, il avait déjà une idée du risque de départ en Espagne de cette famille. Donc les enfants du côté de ma mère ont été naturalisés français. Il leur a bien facilité les choses, je pense. Et lorsque nous sommes nés, lorsque je suis née, je suis née avec la nationalité française, transmise par ma mère.

Il faut dire que dans la famille, c'est maman qui était, peut-être, celle qui s'est le plus intéressée à l'histoire familiale du côté maternel. Et comme c'était une très bonne élève, paraît-il, et qu'elle écrivait très bien, elle était toujours chargée de lire les correspondances des grands-parents qui, eux, ne savaient ni lire. Autant du côté paternel, j'ai oublié de préciser que ma grand-mère, la maman de mon père, savait lire. C'était une grande lectrice et elle a beaucoup favorisé aussi la lecture de ses enfants, déjà en Espagne, et elle aidait et elle soutenait beaucoup ses fils dans la distribution de *Solidaridad Obrera*. Elle était certainement plus intellectuelle, on va dire, que son mari. Elle lisait les lettres aux autres femmes, elle leur lisait les journaux, etc. Elle avait été fille unique, élevée par un papa qui était beaucoup plus âgé qu'elle et elle avait eu la chance d'aller à l'école déjà. Du côté maternel, les deux grands-parents ne savaient ni lire ni écrire. Mais maman, qui avait eu la chance d'aller à l'école à côté de Rabastens, bien sûr, était celle qui écrivait le mieux, qui aimait lire, qui s'intéressait aux histoires familiales, etc.

Et dans la famille, au moment où les Espagnols réfugiés sont arrivés en France, mon grand-père avait été contacté par un membre de sa famille, lui disant qu'Antonio Moreno, un cousin, était au camp d'Argelès. Il était jeune, il avait une vingtaine d'années ou plus. Et il lui demandait de faire le maximum pour le faire sortir. Et mon grand-père maternel a pris des papiers, a pris de l'argent dans la poche et il est allé faire sortir *Antonio Moreno* du camp d'Argelès, en lui faisant d'ailleurs prendre un repas pantagruélique à la sortie du camp qui a failli, à ce pauvre *Antonio Moreno*, lui créer une indigestion pas possible, il le racontait toujours.

*Antonio* va rester un an avec eux, il leur parle de ce qui se passe dans les camps et, un an après, il va se marier à Lisle-sur-Tarn avec une réfugiée espagnole,

*María Sorli*. Ma mère est en lien avec les réfugiés espagnols de la rue du Port, mais elle ne connaissait pas mon père, du tout. Elle rencontre la sœur de mon père, elle rencontre *María*. Elle rencontre d'autres personnes, ce sont les anecdotes familiales, et elle est même invitée au mariage de *María*. Et là, comme à l'époque, je ne sais pas comment on appelait ça, compagnon ou partenaire, ça avait un nom particulier, c'est mon père qui doit l'être, parce qu'à l'époque, se marier, il fallait un homme et une femme, et c'est mon père qu'elle ne connaît pas. Lui est totalement indifférent à cette jeune fille de 17 ou 18 ans, puisqu'ils ont huit ans d'écart. Mais ils vont tisser des liens les uns avec les autres. Et maman, elle va tisser des liens avec les réfugiés espagnols. Et en 48, toujours parce qu'elle est invitée par *Antonio* et *María Moreno*, elle va les voir, elle rencontre mon père à Lisle-sur-Tarn. Comme on dit à l'époque, ils vont se fréquenter et moi je vais naître en 49, et nous allons habiter dans cette rue que nous avons tous adorée. C'est la rue du Port.

## **La rue du Port**

**Jeanne Arnal**

00:25:15:03

Alors, cette rue du Port, le curé qui était une pièce..., vraiment, on se demande pourquoi ce curé habitait dans cette rue, et une famille, Madame Lacanal, qui était très aimable, tous les autres, c'étaient des réfugiés espagnols, c'étaient des Italiens. Si, il y avait la famille Marmont dont le père avait été déporté en Allemagne et qui était secrétaire de mairie et qui a aidé beaucoup les Espagnols aussi, quand ils ont fait leurs papiers. Et d'ailleurs Monsieur Marmont il sera déporté en Allemagne, ce n'est pas pour rien, parce que, justement, il fait des papiers pour la résistance et pour, peut-être, les réfugiés espagnols, ça je ne peux pas dire vraiment.

Et donc ma petite enfance, elle se passe, jusqu'à ce que j'aie à peu près huit ou neuf ans, dans la rue du Port. Et là on était entre nous. On était... Les étrangers ce n'étaient pas nous, les étrangers c'étaient les Français. Je dis quelque chose certainement d'une banalité totale, mais dans la rue, on ne se sentait pas étrangers. C'étaient les autres, qui parlaient le français, qui avaient des habitudes qui étaient différentes des nôtres. Avec tous ces enfants de la rue du Port, quand on se voit aussi, il y a un lien qui est très fort, qui s'est créé avec eux, qui est indéfectible jusqu'à notre disparition, leur disparition et à la nôtre certainement. On a des souvenirs communs. C'était plus qu'une famille. Parce qu'une famille, ça peut avoir des différents, mais là il n'y en avait pas.

Alors il y avait de tout parmi les réfugiés, il y avait les intellectuels. Madame Vilaes qui était une intellectuelle qui faisait des études de médecine en Espagne,

qui savait énormément de choses qui, pour plaisanter, avait appelé Antonio Moreno qui, lui, avait fait des études de comptable et qui écrivait très bien. D'ailleurs il écrivait aussi, après il avait fait des lettres pour ceux qui avaient été déportés, envoyés dans l'organisation Todt. Alors elle l'avait appelé un jour « le ministre sans portefeuille », parce qu'il était fauché comme les blés, comme les autres. Bon, notre vie, elle était comme ça. Après, on avait dans cette rue, où nous on s'amuse beaucoup, on avait eu l'occasion de recevoir le peintre Zurita qui était un peintre assez connu, même s'il avait dessiné Jeanne d'Arc à bicyclette, ce qui lui avait valu d'être complètement exclu d'un concours. Et il était végétarien et je me rappelle qu'il mangeait que des choses, des légumes, et maman lui avait fait des plats pantagruéliques à sa façon, et ça n'allait pas du tout. Zurita c'était un peintre qu'on regardait peindre.

Il y avait des familles qui venaient de la région de Valence, des familles qui venaient de la Catalogne, qui parlaient le *valenciano* (le valencien) bien sûr, des Catalans. Il y avait des Aragonais. On recevait à la maison. J'ai eu la chance d'être dans une maison avec des parents très généreux, et particulièrement ma mère. Ma mère a été une personne qui a toujours ouvert la maison et qui savait avec peu faire manger beaucoup de monde.

On se couvrait avec les manteaux parce qu'on n'avait pas de couvertures, mais ce n'était pas du misérabilisme, c'était comme ça. Tout le monde était comme ça. Et je me souviens des bosses que faisait le manteau sur le corps. On a eu aussi, il y avait beaucoup de réfugiés chez nous. Il y avait aussi des Français, il y avait aussi des Italiens. Mais quand ils rentraient et qu'ils repartaient, ils ne sortaient pas indemnes. Il fallait qu'ils aient appris quelque chose de cette Espagne de nos parents, de mon père en particulier, et mon père, il souhaitait que ça les amène à réfléchir.

En même temps, lui-même, il a bien fallu qu'il s'adapte à la France. Le passage par la Catalogne, ça lui a peut-être permis de comprendre le catalan et, pourquoi pas, mais ça, c'est moi qui l'imagine, le patois, l'occitan quand il est arrivé. Et quand il fallait travailler dans les campagnes, il fallait parler patois, sinon on ne vous embauchait pas pour travailler. Pour mes grands-parents, ça a été plus dur. Ils ont eu du mal à comprendre le français et à le parler.

Bon, après on recevait aussi beaucoup de ces gens et parfois il est passé des personnes dont, au final on a, quelquefois, peu, mais douté de l'honnêteté on va dire. Mais on envoyait beaucoup, ou en tout cas souvent, de l'aide en Espagne. Alors c'était souvent une aide sur la paye. Et parfois on a vu passer des gens, en tout cas, j'ai entendu dire par mes parents que *algunos* (certains)...

Mon père était un anarcho-syndicaliste, il était impliqué dans la *CNT*, il s'est impliqué dans *SIA* (*Solidaridad Internacional Antifascista*, Solidarité internationale antifasciste), moi j'ai toujours entendu parler de ça à la maison,

avec des *compañeros* (compagnons) qui venaient régulièrement. On était enfant, on tournicotait autour, mais on entendait parler de tout ça. Il y avait quelques différences avec ma tante, parce que mon oncle était communiste et que les versions n'étaient pas toujours les mêmes dans la famille. Bon, et puis les caractères étaient certainement différents. Mais moi j'ai vécu dans ça, c'est-à-dire avec des militants, finalement.

Des militants, je trouvais que c'étaient des personnes où la solidarité primait en premier. L'entraide, c'était très important. Ils n'avaient pas beaucoup, mais ils le partageaient. On allait à des fêtes, on allait à ce qu'on appelait des *giras* (virées). C'était formidable. On prenait l'autobus, ce n'était pas loin, on allait à Saint-Ferréol. Il nous semblait qu'on allait... Aujourd'hui avec ça, on irait, peut-être, je ne sais pas où, au Maroc ? Mais nous, on allait à Saint-Ferréol, où on allait camper. C'était formidable, on allait camper, il fallait se fabriquer les maillots de bain. Et les parents ils étaient tellement dans leurs conversations qu'on était libres comme l'air. Enfin, il nous le semblait. Peut-être qu'on était plus surveillés que ce qu'on pense.

## La laïque

### Jeanne Arnal

00:31:48:20

Nous parlions espagnol à la maison c'était facile. Mon père parlait espagnol. Maman, comme elle était fille d'Espagnols, elle parlait l'espagnol. C'est une andalouse, les accents étaient complètement différents, mais les deux parents parlaient espagnol. C'était facile pour mon père, facile pour communiquer, facile pour transmettre aussi. Plus difficile pour nous, parce que ma mère acceptait qu'on lui réponde en français alors que papa voulait qu'on lui réponde en espagnol. Ça faisait des scènes parfois un peu... En particulier, ils ont été beaucoup plus exigeants avec moi qu'ils ne l'ont été après, en suivant, avec ma sœur et qu'ils ne l'ont été avec mon frère, avec lequel j'ai seize ans et demi d'écart. Mais bon, quelque part, je suis très contente, pas dans la prononciation, mais j'ai peut-être eu une transmission différente et certainement, peut-être, plus riche.

Donc pour nous, comme je le disais tout à l'heure, les étrangers c'étaient plutôt les Français. Moi je suis allé à l'école en France, mes parents, mon père c'était un républicain, la République française, ça ne pouvait être, ça n'était pas quelque chose d'étranger. Liberté, égalité, fraternité. Moi, ma grand-mère, quand elle est arrivée en France, elle croyait qu'elle allait rencontrer la descendance de Louise Michel à l'entrée de Lisle-sur-Tarn. On nous parlait d'Élisée Reclus, de Louise Michel, de la Commune de Paris. Tout ça faisait partie

de notre éducation, de notre culture. On trouvait même parfois que les Français n'étaient pas aussi républicains que ce qu'on le pensait et qu'on l'aurait voulu, on avait l'impression parfois que nous étions nous, plus républicains qu'eux, surtout quand on rencontrait les enfants qui allaient à l'école privée.

On se rencontrait peu, on ne marchait pas sur le même trottoir. On était, nous, à « la laïque ». Alors, moi, j'ai eu la chance d'avoir quelques temps Mademoiselle Marty, qui était une institutrice qui était, par rapport aux enfants des réfugiés espagnols, on aurait dit qu'on l'enrichissait, cette femme. Plus tard, j'ai eu une autre institutrice qui, maintenant je m'en rends compte, ne pouvait pas nous voir. Elle n'était même pas sévère avec nous. Elle nous laissait de côté, vraiment. Mais bon, on s'était endurcis et la consigne à la maison, c'est qu'il fallait qu'on travaille à l'école et qu'on ait des bonnes notes et qu'on n'ait surtout pas une réflexion concernant notre comportement qui devait être- il ne l'était pas -exemplaire sur tous les points.

Plus tard, après il y a eu d'autres choses. C'est qu'au collège, au lycée, à l'époque je crois qu'on appelait ça le lycée. J'ai fait le primaire à Lisle-sur-Tarn, le lycée à Gaillac. Et les personnes avec lesquelles j'accrochais le moins, contrairement à ce qu'on croit... Alors, en première langue étrangère, j'avais pris l'anglais. Après j'avais fait les textes anciens. Et en seconde langue l'espagnol. Mais je n'accrochais pas du tout avec les profs d'espagnol parce que moi, quand je voyais ce que je voyais dans les livres et que je voyais à la maison ce que mon père me disait, c'était un monde de différences. Et quand on parlait en espagnol avec le prof d'espagnol, moi, je parlais l'espagnol et j'avais la flemme d'apprendre la grammaire espagnole, ça ne collait pas du tout.

Je crois que si j'avais enseigné, je n'aurais certainement pas enseigné l'espagnol. Je ne crois pas. Alors que j'ai une cousine qui s'appelle *Vida*, qu'on appelait *Carmen* qui, elle, a fait ses études, est devenue prof d'espagnol à la fac, ici, à Toulouse, etc. Et moi j'avais pris une sorte d'allergie à ces profs d'espagnol parce que chaque fois on est confrontés à des difficultés de vocabulaire, de langue, d'explications grammaticales. Et puis ces livres en espagnol, on ne voyait que les gens misérables qui ne collaient pas avec ce que nous on nous avait raconté de l'Espagne, surtout pendant la collectivité, la République, je ne comprenais pas. Il y avait quelque chose qui... Et puis on a été aussi éduqués ou élevés par nos parents avec un espoir d'un retour, mais dans leur Espagne à eux, dans cette Espagne presque révolutionnaire. Donc on ne pouvait pas admettre cette image de cette Espagne catholique, franquiste, misérable, soumise. Moi, je le vivais très mal.

00:37:00:00

Donc j'étais au lycée, j'ai passé le bac en 68. Alors je sais, ça fait rire tout le

monde. Parce que c'était une époque... Et de là, je suis partie à Paris. Ma cousine et moi avons décidé de nous inscrire dans une école d'infirmières, alors que la cousine aînée, qui était le modèle de la famille, elle, était professeur, enfin faisait des études de professeur. Puis en chemin ma cousine m'a abandonnée, elle est allée faire instit (institutrice) et moi je suis rentrée à l'école de l'assistance publique. Tant pis, j'ai fait infirmière, puis j'ai fait puéricultrice après.

Accompagner l'enfant dans son plus jeune âge, ça me paraissait être intéressant. Puis bon, j'ai eu la chance de travailler pendant une période où on avait beaucoup de travail, où on pouvait quand même avoir beaucoup d'idées innovantes et les mettre en pratique. Et pratiquement toute ma vie, après les hôpitaux de Paris, je vais être directrice de crèche jusqu'à ma retraite et je vais pouvoir surtout à un certain moment de ma vie, mettre en pratique des choses très intéressantes au niveau de l'éducation de l'enfant avec les écoles Montessori, des choses comme ça qui sont quand même..., qui me paraissaient intéressantes.

J'ai beaucoup aimé travailler justement dans mon travail avec ... , peut-être parce que j'avais eu un petit regret, avec les institutrices d'une école maternelle. J'ai toujours essayé de travailler en lien avec elles, pour les enfants de la crèche dans laquelle j'étais, pour établir des ponts et pour faire comprendre notre travail, pour permettre aux enfants de s'intégrer mieux à l'école. Comme les manuels que nous avaient prêtés nos parents quand ils étaient jeunes nous ouvraient sur des choses expérimentales, ça nous paraissait bien. Puis c'était une époque assez effervescente, donc on pouvait faire des choses assez innovantes. J'ai fait quelque chose qui m'a beaucoup plu et qui m'a intéressée. J'ai travaillé à une époque où ce n'était pas très difficile de travailler dans de bonnes conditions. Aujourd'hui, les dernières années, j'ai vu que c'était beaucoup plus compliqué.

Je me suis mariée avec un fils de réfugiés espagnols. Sa maman est originaire des Asturies, son père est originaire de la province de Burgos. Sa maman était venue un peu plus tôt, je pense, vers les années 34, elle est allée à Decazeville et s'est retrouvée veuve. C'était un pays de mineurs, parce qu'ils venaient des Asturies, c'était l'endroit idéal pour eux. Tandis que son père, donc c'est le second époux de cette femme, lui, il fait le chemin, comme mon père. Il était beaucoup plus âgé et donc il avait dû être certainement engagé dans l'armée républicaine. Il va passer par la Catalogne, va faire le camp d'Argelès, il va faire le camp de Septfonds. De Septfonds, il va en sortir pour aller travailler dans les mines de Decazeville, dans l'Aveyron, et il mourra quelques années après, suite à un accident de la mine. Voilà donc mon mari, le papa de Sol. Alors, les courants ne sont pas tout-à-fait les mêmes, ce qui nous a valu pas mal de discussions assez pittoresques. Parce qu'à Decazeville, la majorité, je crois, à

part certains que je ne citerai pas, était à tendance communiste et donc parfois c'était limite dans nos discussions et bon, j'ai divorcé, mais c'est un compagnon formidable et un père formidable.

00:40:39:20

Notre fille nous l'avons appelée Sol, parce que mon père nous parlait beaucoup de *Ramón Acín (Aquilué)*, qui était un ami de la famille, et de *Conchita Monrás (Casas)*, sa femme. Ils avaient deux filles, une s'appelait *Sol Acín* et l'autre s'appelait *Katia*. Quand ils venaient dans le village, chez des gens qui avaient une pharmacie en face de chez eux, il voyait aussi les frères de mon père, *Ramón Acín*. Et c'étaient des anarcho-syndicalistes, en tout cas *Ramón*, même si sa femme était issue d'une famille bourgeoise. Et un jour, la coïncidence veut qu'une de mes tantes rencontre dans le train une Espagnole en France, du côté de Millau, dans le train, et c'était *Sol Acín*, la fille, et elle l'a amenée chez mes parents.

Et à ce moment-là, Sol n'était pas encore née. J'hésitais entre plusieurs prénoms et je lui ai dit : « Si j'ai une fille, je l'appellerai Sol ». Voilà pourquoi Sol, qui a toujours trouvé que c'était un prénom très difficile, surtout à l'école quand elle était petite. Elle s'appelle Sol Alava. Alors il n'y a pas plus espagnol que Sol Alava, son père s'appelle Alava.

Et comment aussi je m'intéresse peut-être, je peux dire, au travail de mon père et de mémoire ? Bon, déjà parce que sur le plan pratique, je l'accompagne souvent en Espagne. Parce que ça me paraissait tellement évident de l'accompagner dans son travail, dans ses recherches, que je le fais d'une manière spontanée. Je m'y intéresse, je m'intéresse à ça.

Mon frère et ma sœur, qui ont des noms, *Floreal* et *Aurora*, on voit tout de suite à qui on a affaire. Ma sœur, elle, est directrice d'une maison de retraite, et mon frère est CPE (Conseiller Principal d'Éducation) dans un collège. Ils me laissent la place, comme aînée, ils vont m'aider mais ils me laissent la place, ça leur va bien. Ils s'intéressent, ils accompagnent mon père, ils m'aident, mais ils me laissent plutôt cette place.

Mes filles ont la chance... et ma nièce, ma nièce est médecin à Marseille, c'est les aînées. Mes parents ont cinq petits-enfants : les trois aînés, et les deux sont beaucoup plus petits, 20 ans et 17 ans. Même si eux sont invités à participer, c'est déjà un petit peu plus distant. Mais moi, mes filles, déjà, je les ai amenées partout où on allait avec mon père. Ma seconde fille, je l'ai eue avec un compagnon qui est décédé, qui était d'origine polonaise -à croire que vraiment je cherche toujours des choses compliquées - et qui était issu d'une famille d'intellectuels polonais qui ont été exterminés pendant la seconde guerre mondiale. Puisque une grosse partie de sa famille... le grand-père a été déporté

à Auschwitz, la grand-mère, et donc l'arrière-grand-mère de ma fille Camille, est morte à Auschwitz-Birkenau, comme sa grand-tante. Comme dit ma fille, je ne suis pas tombée sous Franco, je ne suis pas tombée sous Staline, je ne suis pas tombée sous Hitler, il faut bien que je m'en sorte avec tout ça. Et mes filles, comme elles ont un grand-père qui vit encore et qui parle de tout ça, qui imprègne, même parfois de manière trop importante, la famille de son vécu, elles sont aussi et elles vivent avec cette histoire et elles sont à l'écoute de ce que dit le grand-père, de ce qui se passe à l'extérieur, les réfugiés... elles sont sensibles à ça, mais c'est certainement parce qu'elles ont des grands-parents vivants, soudés, très fortement soudés, qui peuvent encore expliquer des choses, qui ont créé un lieu en Espagne où pouvoir aller. C'est ça.

On a entraîné beaucoup de famille aussi, et je ne sais pas, elles ne se posent pas trop... Elles ont demandé la double nationalité, elles aussi, comme les petits-enfants pouvaient le faire. Et elles vivent bien avec ça, elles disent qu'elles auraient du mal à vivre certainement en permanence en Espagne, tellement il y a de corruption, tellement il y a de difficultés, tellement il y a tout ça. Mais elles se sentent bien dans les deux pays.

## **Espagne, je reviendrai**

**Jeanne Arnal**

00:45:23:19

Donc, pour reprendre, mon père, c'est un bâtisseur, mon père. Donc il va apprendre. Il va avoir la possibilité d'apprendre le métier de maçon, il va apprendre ça dans une école à Albi, dans une formation d'adultes. Il va prendre son métier de maçon et comme la plupart, alors qu'il prônait le travail à peut-être 5h par jour, il va venir travailler à la tâche à Toulouse à je ne sais combien d'heures par semaine, avec tous les Espagnols et les Italiens, et plus tard *los moros* (les « maures », les arabes) comme il disait. Il travaillait pour monter les immeubles, etc.

Alors je ne sais pas comment il faisait, parce qu'il travaillait à la tâche, il n'avait pas de voiture, ils venaient aux réunions à Toulouse, ils allaient aux syndicats, ils allaient à Gaillac à *SIA (Solidaridad Internacional Antifascista, Solidarité internationale antifasciste)* avec la bicyclette. Ils nous traînaient partout avec la poussette et le vélo pour aller au cinéma quand ils pouvaient, pour aller au théâtre quand ils pouvaient, quand c'était dans leurs moyens. Ils n'avaient pas de téléphone. Maintenant, ils avaient certainement des choses à se raconter qu'ils ne pouvaient peut-être pas se dire par téléphone.

Voilà comment se déroule, en gros, ma petite enfance, avec des parents et

surtout un père qui n'a qu'une idée quand même, c'est de revenir en Espagne. Mais à qui on avait dit... parce qu'il avait de la famille en Espagne. C'était très difficile le contact avec eux. Là bas, c'était difficile de recevoir des lettres. On les leur lisait, elles étaient censurées, donc on ne savait pas trop. En tout cas, localement, ce n'était pas la famille qui disait qu'ils souffraient. Ils avaient des nouvelles de l'Espagne à travers d'autres, à travers l'organisation peut-être. Ils savaient que c'était très dur, que la dictature était extrêmement dure. Ils savaient que les cousins étaient en prison. Ils savaient que la grand-mère, qu'ils avaient laissée en route, était morte. Mais de là à avoir... ils ne pouvaient pas. Parce que la correspondance était contrôlée on ne peut plus. Ils ne pouvaient pas mettre en danger non plus les cousins espagnols. Mais ils avaient su... Parce que quand les grands-parents ont quitté *Angüés*, ils ont laissé quelques terres, ils ont laissé une maison, qu'ils étaient sur le point de terminer de payer. Cette maison a été reprise par l'ancien propriétaire, revendue, etc. C'était un homme qui a fait subir au village une répression terrible. Et aujourd'hui, les gens le disent dans le village. Et il avait fait dire par une cousine, que si les Arnal revenaient, « *pasarían el peine espeso, habían pasado el peine fino y ahora pasarían el peine espeso* » (ils passeraient le peigne à poux très serré, ils avaient passé un peigne fin mais cette fois ils passeraient un peigne très serré). Ça voulait dire qu'ils n'avaient aucune chance de s'en sortir sans passer par des jugements certainement sommaires, des prisons, etc.

00:48:28:24

Donc mon grand-père meurt sans revoir l'Espagne. Ma grand-mère, si, elle y revient. Parce qu'avant de mourir, elle ne veut pas que les terres au moins qui lui étaient déjà revenues de son père, tombent dans les mains de quiconque. Et elle demande à mon père de l'accompagner. Ils font un voyage express avec une personne qui, sur place, leur sert de caution pour ne pas... Ils font un voyage de 48h. Elle voit son village dans lequel elle dit qu'elle ne veut plus revenir parce que ce n'est plus son village et que c'est trop dur de rentrer là, elle va juste faire des papiers pour qu'ils récupèrent les terres et ils reviennent en France. Voyage express.

Et mon père, comme son premier engagement, avec d'autres *compañeros* (compagnons) comme lui, *Fabián Vispe*, *Alejandro Pascual*, d'autres qui, malheureusement, n'ont pas le temps de vieillir et donc qui ne pourront pas revenir, ça ne sera que quand Franco sera mort qu'ils reviendront. Et c'est ce qui se passe. Quand Franco meurt, déjà, ma mère, quand elle apprend la nouvelle, tout le monde savait qu'il allait mourir et qu'il était peut-être déjà mort, quand ils l'ont annoncé, elle va, elle lui fait signe, il était loin dans un champ, elle lui dit : « Il est mort ». Il a arrêté le tracteur, il est monté à la maison. Il a eu la visite d'un certain nombre d'amis dans les jours qui ont suivi,

et il reprend contact avec *Alejandro* et *Fabián*, ils disent : « Maintenant, on va faire quelque chose. On va revenir au village, parce que tout ce qui s'est passé, toutes ces disparitions, tous ces gens qui sont morts, qu'on suppose morts puisqu'on ne sait pas où ils sont, on veut savoir ce qui se dit dans le village de nous. » Et ils vont décider de revenir au village. Ils y reviennent. J'ai l'occasion de les accompagner dans certains de leurs voyages et eux, ils étaient déjà, bien sûr, en avance. Comme ils voyaient qu'en France, après la Libération, il y avait eu les procès, Nuremberg, etc., ils se voyaient arriver dans une Espagne où on allait condamner les crimes de Franco et qu'on allait pouvoir faire comme on faisait en France, *a minima*.

Donc on est allés voir *el archivo* (les archives) de *Huesca* et comme le cousin *Jesús*, que je n'ai pas cité mais qui a passé de nombreuses années en Espagne, à *Huesca*, dans différentes prisons et dans des camps de travail forcé, vivait encore c'est chez lui que nous allons. Il nous accompagne à *el archivo provincial de Huesca* (les archives départementales de Huesca) où on demande à avoir accès. Et je crois que c'était parce que les gens étaient un peu tétanisés à ce moment-là, au moment de la mort de Franco, qu'ils ne savaient plus trop ce qu'ils devaient faire dans les administrations, on est allés un peu en faisant le *forcing*, demander s'il y avait les registres de l'année 36, 37, 38, etc. Oui, oui, on nous les propose, des registres qui étaient épais comme des dictionnaires.

Et là, on va découvrir avec mon père et *Fabián Vispe*, et je vais le lire de mes propres yeux, tous les noms, déjà par *Angüés*, parce qu'il n'y avait rien d'informatisé, les gens qui avaient été raflés et qui étaient inscrits par ordre alphabétique, qui avaient été à la prison de *Huesca*.

C'est là qu'on découvre confirmation que les frères de mon père et tous ceux qui ont été pris dans le village sont bien passés par la prison de *Huesca*, sont bien passés pour certains dans la prison de *Jaca*, qu'on les a redescendus après la Noël et qu'ils ont été, après la prison, fusillés. On décrit comment ils étaient habillés, ce qu'on leur a fait, etc. La date de quand ils sont fusillés, y compris des personnes qui signent pour qu'ils soient fusillés. On n'aura plus l'occasion de revoir ces registres, je ne sais pas aujourd'hui où ils sont. En tout cas, nous, on recopie tout ça. Moi je le recopie avec mon père. Et c'est là qu'on confirme cette disparition, qu'ils sont fusillés.

À partir de là, il y a tout ce travail qui va être fait par *Alejandro*, par *Fabián* pour qu'on fasse... leur idée, c'était de faire un monument dans le village.

## **Le travail de mémoire**

**Jeanne Arnal**

00:53:04:08

C'était énorme. C'était une bombe qui arrivait dans le village. Mais ça a un bon écho, parce que beaucoup de familles veulent financer ce fameux monument. Ils demandent à un premier architecte, parce qu'il fallait un architecte qui, au bout de plusieurs mois, finalement, dit que ce n'est pas possible, c'est trop compliqué, il a trop de pressions.

Les années passent et je pense que c'est en 78, 80, par là, c'est la transition. Il va même voir des députés qui se disent, à ce moment-là, socialistes, de gauche, on va dire, qui lui disent : « Non, ce n'est pas le moment de remuer ça maintenant, c'est trop tôt, il faut avancer doucement. » Mon père ne comprend pas trop qu'il faille avancer doucement. Il dit : « Nous on est âgés. Il y a longtemps qu'on attend, avancer doucement, on ne comprend pas trop ce que vous voulez dire, parce qu'il faudra bien les condamner ces crimes. Si on avance doucement, peu importe celui qui a... on ne vient pas faire, ici, justice avec un revolver, mais il va bien falloir condamner. Et si on avance doucement quand est-ce qu'on va le faire ? »

Donc ils ont peu de soutien pour faire ça, mais ils vont le faire quand même avec certains compromis. On leur demande de changer le texte, qu'ils vont être obligés de changer sur la plaque, on leur demande la présence... Bon, c'est vrai qu'il y a une évolution. Il y a un nouveau maire dans le village, qui était un copain d'enfance de mon père, qui comprend la situation, qui va essayer de les aider davantage. Comme dans la famille on a tendance à organiser des choses, on organise de ce pas une traversée des Pyrénées dans l'autre sens pour ramener mon père. On se retrouve avec une quarantaine ou plus de personnes qui vont faire la traversée à pied dans l'autre sens. Le maire va venir nous chercher pour nous faire rentrer symboliquement dans le village. Tout ça commence à faire du bruit dans ce village. Malgré tout, ils sont obligés de faire des compromis dans le texte, d'accepter que la *Guardia Civil* soit là le jour de l'inauguration, ce qui est difficile à digérer.

Mon père, lui, ça a été un homme qui a toujours pris note de ce qu'il faisait tous les jours depuis, presque, son enfance. Beaucoup de choses se sont perdues dans ses divers déplacements, mais en tout cas, moi, je l'ai toujours vu écrire le soir. Et ce qu'il souhaite, c'est faire apparaître sa vérité, en tout cas son témoignage dans le village. Il décide qu'il va, tant qu'il a de la mémoire, dire ce qu'il a vu au moment de la République, au moment du soulèvement militaire, de l'attitude de la garde civile, des caciques du village, ce qu'il a vu, de la disparition, comment ses frères sont raflés, etc., dans quelles circonstances. Et surtout toutes les familles qui sont touchées par la répression. Alors il demande le *censo electoral* (listes électorales), je crois de 1934, à la mairie, pour lui permettre de voir qui sont les gens qui sont recensés dans le village. Et c'est un outil qu'on va utiliser longtemps, qu'on utilise encore aujourd'hui, parce qu'on

retrouve donc les gens qui étaient recensés avec les noms, les prénoms et les doubles noms, les noms de famille des personnes. Et lui, il a tellement la chance d'avoir une telle mémoire qu'il connaît les liens de parenté entre les familles, et il va donc écrire sur tout ce qui s'est passé dans son village, sur la disparition de toutes ces personnes, faire le lien et au cours de ces voyages après, puisqu'il va faire des voyages, il veut à tout prix avoir un pied à terre.

« *Angüés* je reviendrai, donc *Angüés* je vais revenir. » Il essaie de chercher une maison. Personne ne lui vend rien du tout. Il va finir par trouver une espèce de petit hangar qu'il va transformer et sur l'emplacement duquel il va faire une maison. Avec toutes les peines, comme on dit, du monde et avec le courage de ma mère, ils vont réussir à faire une maison qui va devenir pour toute la famille et les amis en France, un autre lieu de rencontres. Parce que dans la famille, plus en amont, je veux dire, quand on parlait de revenir à *Angüés*, c'était un événement, c'était : « Martin est allé à *Angüés* », alors ça c'était le tam-tam, ça passe dans la famille. Il y en a un qui est revenu à *Angüés*, c'est un véritable... c'est formidable, revenir à *Angüés*, dans la famille ça marque, il faut que tout le monde le sache. Cette maison, elle va devenir le centre de nouveau des rencontres, de la famille, des amis, *Alejandro* va venir chez Martin, tous les autres vont venir chez Martin. Et là on va continuer à faire la révolution en Espagne, autour de la table jusqu'à 4h du matin. Et bon, ça c'est l'anecdote, mais ça se passe comme ça.

Et puis mon père, il reprend contact avec la CNT espagnole (*Confederación Nacional del Trabajo*, Confédération Nationale du Travail), et il se réinscrit là-bas à la CNT.

00:58:38:12

Et là il rencontre *Raúl Mateo Otaí*, qui est un historien et un étudiant, un jeune garçon qui a fait des études d'histoire et qui va l'aider. En fait, là vont se rejoindre l'historien et la mémoire pour faire un premier livre témoignage sur ce qui se passe à *Angüés* et sur les disparus, etc. ¶

Ces écrits de mon père, parce qu'il appelle ça *los escritos* (les écrits), il les avait appelés : *Ecos de un lugar cualquiera* (Échos d'un lieu quelconque). En donnant tous ces détails, tous ces noms, les fratries, les cousins, les machins, les dates, tout ça. Et quand il rencontre *Raúl* et qu'il le lui montre, *Raúl* dit : « Oui, on va travailler là-dessus. Je vais aller aux archives et je vais faire le travail que toi, Martin, tu ne peux pas faire. C'est d'aller passer tout ce temps aux archives, de voir les procès, les condamnations. » Alors papa lui dit : « Pense bien que c'est des condamnations franquistes, que tu vas entendre de tout là-dedans, et on va les accuser... alors que je n'ai jamais vu mon frère, mes frères avec une arme à la main, on va les accuser de tout. »

Les familles, quand il se trouvait à *Angüés*, venaient chercher le livre, souvent de manière très discrète. Chaque famille venait chercher un livre, quand ce n'est pas plusieurs, et, discrètement, voulait savoir davantage. Les petits-enfants, ou les enfants à ce moment-là, venaient chercher le livre et voulaient savoir davantage sur leurs parents et leurs grands-parents, puisque mon père semblait en connaître beaucoup. Il disait ce qu'il savait en tout cas. Il l'a même présenté dans son village, il l'a présenté à *Huesca*, il l'a présenté à Saragosse, il l'a présenté à différents endroits.

Bon, il y a eu ce travail avec ce livre qui est très intéressant. Ils lui ont fait un *homenaje* (hommage), et même plusieurs, à *Huesca*, le *Círculo Republicano* (le Cercle Républicain). C'est vrai que de ce côté-là, il y a eu une reconnaissance, beaucoup de chaleur humaine. Parce qu'il y a un travail aussi mémoriel qui se fait en Espagne et c'est très important. Pour eux, c'est important de retrouver des appuis dans l'exil, je pense. Et puis, bon, mon père, c'est quand même une personne qui se maintient dans sa ligne, mais qui n'est pas obtus. Comme il dit : « Moi ce qui m'intéresse, c'est surtout de rencontrer ceux qui ne pensent pas comme moi, parce que sinon, à quoi ça sert que j'entretienne ça ? Ça me fait plaisir, mais il faut que j'aille au devant de ceux qui ne pensent pas comme moi pour que je comprenne et pour que, peut-être, eux comprennent aussi pourquoi je pense comme ça ». C'est un militant et il reste là-dedans. C'est un militant, mon père.

Donc ce travail, le livre, ce travail aussi quand on a traversé un jour... Parce que quand il nous parlait, souvent, à ses petites-filles, il a plusieurs petits-enfants mais en particulier à ses petites-filles, qui sont mes filles et ma nièce, il leur parlait de ses traversées, tout ça. Et un jour, on est passés par Saint-Lary. Alors en plaisantant, il disait parfois devant ma mère : « À Tramezaïgues, j'avais une fiancée ». Or, pour maman, c'était terrible de penser qu'il avait une fiancée à Tramezaïgues mon père. Et un jour, avec ma fille, Sol, on passait à Saint-Lary. Il y avait Sol, mon père et moi. Je dis à Sol : « Écoute, on va bifurquer par Tramezaïgues, une bonne fois pour toutes on va voir si on trouve la fiancée. » Et mon père dit : « Mais pourquoi vous passez par Tramezaïgues ? » On est arrivés au village. Il avait du mal à descendre de la voiture, parce qu'il n'était pas venu depuis 44. Il est descendu.

Il nous avait parlé de la famille Courrèges, qui était un lieu de passage de la résistance. Lui, quand il passait vers le Rioumajou, il descendait chez les Courrèges. Il était le sosie du fils des Courrèges qui était aux travaux au STO (Service du Travail Obligatoire) en Allemagne. Alors pour ces Courrèges, il était plus, on va dire, chouchuté par Madame Courrèges que les autres. Et donc on est descendus à Tramezaïgues. Il a reconnu les lieux. Il y a un chien qui a fait tomber un vase dans une maison où une dame est sortie. On a parlé avec elle. Il a parlé de ce qu'il était venu faire à l'époque, Monsieur et Madame Courrèges,

etc. Cette dame s'est avancée, elle lui a dit : « Mes parents étaient dans la résistance et c'est grâce à des hommes comme vous, grâce à de nombreux républicains espagnols que nous avons pu libérer la France. Je tiens à vous saluer et je vous accompagnerai chez la famille Courrèges, dont le fils tient un bar à cet endroit. » Et donc mon père, après... Je crois qu'il avait aussi peur de briser quelque chose, et pour lui c'était très émouvant de revenir à Tramezaïgues. Je crois que seul il ne l'aurait peut-être jamais fait. C'est parce que nous on lui a permis, avec un peu notre innocence on va dire, de briser ça. Et c'est pour ça qu'il y est allé.

Après il a vu Madame Mir, parce que cette famille Mir de Saint-Lary, ce sont des Aragonais, ils sont originaires de Sin. Et quand ils passaient, ils allaient chez la grand-mère Mir s'approvisionner et récupérer de l'argent. Donc il a fait tout ça. Et après ce passage en 94, il a commencé à être, peut-être, en capacité mentale aussi, et physique, de faire ce travail qui est quand même un travail, je pense, lourd pour lui, ce retour en arrière. Et ce retour en arrière, il nous l'a fait partager, et nous on a cherché à comprendre aussi. Il nous l'a fait partager parce qu'on a fait des traversées avec lui. On est allés sur les lieux, dans les Pyrénées, des lieux où il ne pensait jamais revenir.

01:05:12:11

Et donc ce travail de mémoire, il a continué à le faire en Espagne. Il a toujours gardé au fond de lui l'idée de retrouver où étaient ses frères, et qu'est-ce qu'il était advenu de ces 30, ou un peu plus, personnes qui avaient été raflées dans le village par les phalangistes. Il fallait qu'il sache où ils étaient. Alors on racontait, on disait mille choses, on disait : « Oui, ils ont été fusillés. » Petit à petit, il faut dire qu'en Espagne, ce travail aussi, il est fait par des historiens. La recherche, maintenant, sur toutes ces disparitions, ces assassinats, elle est faite aussi en Espagne par des historiens, par des journalistes, par les familles elles-mêmes qui s'engagent, etc.

Bon, après il y a eu cette terrible loi d'amnistie. Après, heureusement, il y a cette loi de 2005 [2007], je crois si je ne me trompe pas, de *Zapatero*, qui permet aux Espagnols, justement, de retrouver la nationalité espagnole s'ils veulent. Alors là, ça nous a créé des problèmes à nous : savoir si on allait ou pas reconnaître cette Espagne. Personnellement, moi j'ai fait la démarche, et mes filles aussi, d'avoir la double nationalité, même si parfois on se dit que c'est reconnaître une Espagne royaliste, etc. C'étaient aussi eux qui ont fait, de l'autre côté des Pyrénées, un effort pour nous accepter, pour nous reconnaître en tant qu'Espagnols, il faut aussi, de notre côté, avancer aussi un peu.

Donc il y avait ça. Il y a des associations qui se sont créées aussi en Espagne pour la mémoire historique. On a été mis en contact avec eux. On n'a pas eu

besoin. C'est eux qui sont venus s'agglutiner sur mon père pour essayer de voir qu'est ce qu'ils pouvaient faire, et mon père disait : « Moi je veux savoir, il faut que je sache où sont mes frères. » Il y en a qui nous ont dit : « *Están en el Valle de los Caídos, porque Franco quiso llenar estas fosas, este Valle, y venían con camiones y recogían los huesos allí de n'importe quién [sic] e iban allá y los rellenaban.* » (Ils sont dans le *Valle de los Caídos* parce que Franco voulait remplir ces fosses, ce *Valle*, et ils venaient avec des camions et ils ramassaient les os ici de n'importe qui et ils allaient là-bas et ils remplissaient.) Et mon père disait : « Quand on sait ... » . C'est vrai qu'ils l'ont fait. C'est vrai que ça a été des conditions terribles, où c'étaient des hommes, n'importe lesquels, et en particulier, c'est ce qu'on nous dit, quand on savait qu'il y avait une fosse au bord d'une route, on prenait les gens du village qui étaient censés savoir où ils étaient, pioches et pelles, déterrer, mettre ça dans un camion, n'importe comment, et aller remplir le *Valle*, on pouvait se faire du souci.

Est arrivé le moment où on a ouvert des fosses. On a parlé de cette ouverture de fosses, controversée aussi. Même dans la famille, c'est controversé d'avoir ouvert ou pas la fosse. Mais mon père, il suivait son chemin. Très tôt il avait eu, on va dire, la responsabilité de sa famille. Non pas qu'il fasse cavalier seul, mais il a dû se dire : « J'ai été obligé de prendre des responsabilités pour ma famille. Je ne vais pas maintenant toujours couper les cheveux en quatre avec les frères et les sœurs. » Eux, ils avaient pris l'habitude aussi que Martin, finalement, il prenait les bonnes décisions. Donc on est disposés aujourd'hui à ouvrir la fosse. Parce qu'il faut dire qu'on est allés dans un petit cimetière qui était complètement abandonné, dans *Huesca*, un cimetière qui se trouve sur une zone qui était habitée par les gitans, qui était laissé à l'abandon. On savait que dans cette zone-là, il y avait eu beaucoup de personnes fusillées. Et puis il a été décidé, juste au moment des années 70, de faire une zone industrielle. Et le cousin *Jesús*, qui était cet homme qui nous a accueillis, un jour il y était allé, il avait connu mon père, puisqu'il était revenu, mon père, dans les années 80, il avait dit : « *Te voy a enseñar algo. Están aquí trabajando y yo cada día veo pasar huesos, calaveras, cosas que... no sé de dónde salen pero eso me preocupa* » (Je vais te montrer quelque chose. Ils sont en train de travailler ici et, chaque jour, je vois passer des os, des crânes, des choses qui... je ne sais pas d'où elles sortent mais ça m'inquiète.) Et mon père s'était approché. Et parce qu'il a toujours eu ce ton un peu... « *Ten cuidado con lo que haces porque igual estás moviendo los huesos de mis hermanos* » (Fais attention à ce que tu fais ! Si ça se trouve tu es en train de remuer les os de mes frères, là !) Il y avait un homme avec une pelle en train de ramasser...

Bon, et puis c'était passé comme ça, parce qu'à l'époque, mes parents, à ce moment-là, ils n'avaient pas les moyens d'aller en Espagne très souvent. Aujourd'hui, on y va dans 4h et demie. Dans ces années-là, il fallait s'organiser

longtemps à l'avance et avoir beaucoup de courage. Là, quand mon père a appris qu'il y avait cette zone industrielle qui allait s'étendre jusqu'au cimetière abandonné, ça l'a beaucoup préoccupé. Il a fait un courrier, il a réfléchi avec Zeika Viñuales Marquié, qui est une fille aussi de réfugiés espagnols, qui habitait à Toulouse et à qui il a dit : « Écoute, moi, ça me préoccupe parce qu'ils veulent détruire ce cimetière. Et pour moi, d'après les informations que nous avons avec Raúl et d'autres, Pardo, etc. Il y aurait des fosses dans ce cimetière. Et si on démolit ça, tout va disparaître. » Ils avaient trouvés une stèle sur laquelle était écrit le nom d'un de ceux qui ont été raflés à *Angüés*. Au milieu des ronces. Et il s'est dit : « Du moment qu'on a trouvé ça, c'est qu'il y en a d'autres. Il n'est pas arrivé tout seul. Ça pourrait nous faire penser qu'il y en a d'autres. Les recherches de *Raúl*, elles corroborent ça. S'ils n'y sont plus, peut-être, mais qu'ils y aient été, oui. »

01:11:42:13

Donc ils ont fait des démarches auprès de la mairie de *Huesca*, où se sont succédés les socialistes, les gens du PP (Parti Populaire), etc. Et ils disent qu'ils ont les frères qui sont là, et qu'ils demandent une suspension des travaux, parce qu'ils veulent s'assurer qu'ils ne sont pas là, ou éventuellement les prendre. Pour limiter. Le but n'était pas de les prendre, mais en tout cas pour arrêter les travaux. Les travaux s'arrêtent et puis ça évolue vers autre chose. C'est-à-dire que cette zone où étaient les gitans et qui était très arborée, ça les fait réfléchir. Et peut être aussi qu'économiquement, comme il y a une crise économique qui s'installe en Espagne, la mairie change d'avis. Et ils vont faire de cette colline non pas une zone industrielle, mais une zone très verte, très arborée, un circuit sportif... parce qu'encore, j'insiste, il y a une grande plaque en bas, et on fait très peu allusion au fait (et ça, nous l'avons demandé) que ce soit un lieu mémoriel. Donc les choses évoluent dans l'esprit de la mairie, et puis les choses évoluent au niveau de la législation, etc. Et ils décident d'en faire... il y a un architecte et les associations poussent à ce que ça devienne un lieu mémoriel, et ils vont construire une sorte de pyramide qui comprend 540 blocs qui représentent chacun une personne fusillée entre 36 et 45 à *Huesca*.

Cette pyramide est incomplète, puisque les recherches ne sont pas terminées. Alors les mairies demandent des subventions européennes, elles les obtiennent. Et puis ça évolue d'une mairie à l'autre. Et finalement, il se trouve que la date butoir tombe au moment où il y a une mairie du PP et ce sont eux qui vont faire ce qu'il faut. Ça peut paraître... mais c'est comme ça. Le *Círculo* qui est aussi employé par la mairie, a des employés de mairie, etc. fait une première plaque, mais qui ne nous satisfait pas du tout, parce que c'est toujours les textes espagnols où il y a une sorte de confusion. On ne sait pas qui fait quoi. Ils essaient toujours de faire en sorte qu'en fait, on ne comprenne rien. Moi je le

résume comme ça. Nous, au syndicat de la *CNT* (*Confederación Nacional del Trabajo*, Confédération Nationale du Travail), parce que moi je fais comme mon père, je prends la nationalité espagnole, je ne me cache pas, je suis affiliée à la *CNT* de *Huesca*, ça me permet aussi de l'accompagner, de participer aux réunions. Je ne suis pas une militante, j'ai baigné dedans mais je reste modeste. Nous, on veut, on souhaite que ce soit précis, que ce soit un hommage rendu aux victimes du fascisme, aux exilés, que les choses soient claires. Comme en Espagne, ces choses-là sont possibles, il y a en haut de la colline deux plaques : la plaque faite par la mairie et le *Círculo Republicano* et celle de la *CNT*, bien sûr marquée *CNT*, où on explique pourquoi il y a ça, ce que ça représente et en hommage de qui c'est fait. Donc là, il n'y a pas d'ambiguïté.

Il y a ce travail qui est fait et, en même temps, en parallèle, le travail de mon père qui finit par accepter d'ouvrir une prétendue fosse puisque le *Círculo* fait aussi des recherches, etc. *Raúl* fait des recherches, ils vont aux cahiers du cimetière, ils trouvent des listes, etc. Et ils se décident : « *Martín si quieres ponemos todo para que se abra la fosa donde están tus hermanos... donde está tu hermano* » (Martin si tu veux nous ferons tout pour ouvrir la fosse où se trouvent tes frères... où se trouve ton frère). Ton frère, parce que le premier, on sait qu'il est fusillé avec un groupe de presque 100 personnes dans une nuit tragique du 23 août 1936, où il y a des assassinats en masse à *Huesca*, et ils sont enterrés dans le grand cimetière de *Huesca*, de l'autre côté, *carretera de Zaragoza* (route de Saragosse) avec la femme de *Ramón Acín* qui sera aussi lapidée et enterrée là. Là-dessus, il y a des *lápidas* (dalles) de béton, on ne peut rien faire.

01:16:38:01

Fin décembre 36, début 37, les fascistes fusillent et enterrent dans le petit cimetière de *las Mártires* (des Martyrs) qu'on appelle, ça porte un nom parce que dans le temps il y a eu des martyrs, du temps de l'Inquisition, etc. Donc : « *Tu hermano Román* » (Ton frère *Román*), le second, parce que lui, on a les dates, c'est le 3 janvier 1937, on savait qu'ils étaient fusillés par groupe de cinq, on les attachait par cinq et ils étaient tués par cinq. Donc, mon père, je lui dis : « Papa, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On a les moyens. Qu'est-ce que tu en penses ? » C'était dur pour lui. Il dit : « Écoute, je vais donner mon ADN et allez, on ouvre. » Ça s'est su comme une traînée de poudre. Ce qui fait que le jour où ils ont donné le premier coup de pioche, il y avait peut-être 70, 75 personnes autour, qui étaient là.

Mon père voyait arriver tous ces gens, l'intelligentsia de *Huesca*, qui venaient voir et accompagner. Équipe d'archéologues, il n'y a pas de médecin légiste, bien dommage, anthropologues, responsables de l'association. Qui est venu

d'autre ? Des historiens, des étudiants. Les élus de la mairie de *Huesca*, pour garantir, pas besoin de gendarmerie ni tout ça, mais garantir que ça se déroule dans des conditions décentes, correctes, légales, etc. C'est un petit cimetière qui est très, très ancien, qui a peut-être deux siècles et demi ou plus, où l'espace est assez petit, où on a enterré les uns sur les autres, où parfois les familles ont retiré leurs défunts pour les mettre ailleurs. Et quand les fascistes les fusillaient, ils faisaient creuser la tranchée à des prisonniers. Il n'y avait pas d'espace, donc il fallait enlever tous les corps qui étaient là, des personnes précédemment enterrées, 50 ou 100 ans avant. Donc ils creusaient sur une hauteur de 1 mètre ou 1,20 mètre, ou 90 centimètres, ou à peu près cette hauteur. Ils enlevaient tout ce qui pouvait être les restes, c'est-à-dire que tout ça, c'était tout mélangé puisqu'on obtient une montagne de 2 mètres à peu près, on va dire 1,80m de hauteur. Et quand ils arrivaient à la terre dure, ils leur faisaient creuser leur fosse sur 80 cm de profondeur à peu près et autant de large. Les fusillés étaient jetés là-dedans, étaient recouverts de chaux -ce que j'ai vu - et enterrés sous quoi ? Mais sous la terre qui contenait tous les os précédemment enlevés.

01:20:02:06

Quand j'ai vu ces hommes commencer à piocher là-dedans, à voir des os qui partaient dans tous les sens, comme je n'avais jamais vu ça de ma vie, je me suis dit : « Mais jamais de la vie on va trouver des personnes qui ont été fusillées. Comment va-t-on faire pour identifier ? » Et arrivé à un moment, à 0,90m, 1m, 1,10m de profondeur, là, les archéologues ont demandé aux personnes... ils étaient très prudents, ils surveillaient tout ce qui se faisait... plus personne n'a rien touché et eux sont descendus avec leurs... ils travaillaient quand même, ils ont pris leurs outils, ils ont gratté cette sorte de croûte qu'il y avait, supérieure, là ont commencé à apparaître les crânes avec l'impact de la balle, qui ressemble à une pièce de 0,10 € d'euros, un peu plus grosse, quand ce n'est pas deux, parce que ça rentre d'un côté, ça sort de l'autre. Parfois, ils avaient des balles tellement mauvaises qu'elles restaient dans le crâne.

Et en enlevant progressivement la terre, là, on a découvert les corps tels qu'ils avaient été jetés. Et là, les corps sont entiers, c'est-à-dire, bien sûr, malheureusement les uns sur les autres, le bras sur la tête de l'un, la jambe qui passe sur le pied de l'autre, etc. Mais les corps sont entiers, les boutons sont à leur place. La *hebilla*... comment on appelle ça en français ? La ceinture quoi, métallique... la boucle de la ceinture, elle est à sa place. Les sandales, ou les souliers, ou le peigne. Tout est à sa place. Et avec la liste que nous avons, nous, des condamnations et des dates d'exécution, on a progressivement ouvert... parce que c'étaient des fosses de cinq... et puis il faut aller un petit peu plus loin, fosse de cinq et puis un peu plus loin, fosse de cinq et à 30 centimètres, nouvelle fosse de cinq. C'est le cimetière d'Aragon de l'époque où il

y a le plus de fosses d'après les archéologues, aujourd'hui. Après, il y en aura certainement, malheureusement, d'autres. Mais en tout cas où il y a le plus de fosses. Et on a, donc, découvert, d'après les identifications, là, immédiates, ils ont pu dire : « Cet homme pourrait être *Román* », à mon père.

Un travail qu'il était important de faire. Il ne suffisait pas d'ouvrir et d'avoir l'ADN de mon père, parce que s'il suffisait d'avoir l'ADN de mon père, mon père n'était pas, ne voulait pas faire ce travail uniquement pour lui. Son but n'était pas de retrouver son frère, de l'identifier et de le mettre quelque part, parce que de toute façon, eux, en Espagne, ils n'ont rien, ils sont morts ici. Et surtout pas de le séparer de ses compagnons. Mais c'était de faire un travail pour toutes les autres familles, en espérant qu'elles acceptent. Il avait déjà fait un travail lui. Lorsqu'il a fait son livre, il a recontacté les familles. Il avait déjà une somme importante d'informations, de refus, de rejets, de souffrances, de désaccords, pas toujours de l'empathie et souvent, aussi, une grande empathie. Il avait repris contact avec des familles qui étaient en France, qu'il avait perdu de vue depuis. Donc tout ça, il a un matériau important. Mais quand il s'est agi d'ouvrir la fosse, déjà, mon père avait quelques années de plus que quand il a commencé à faire son livre. Et quand il s'est agi d'ouvrir la fosse, ça a été plus compliqué, parce que les familles, déjà, c'étaient déjà des petits-enfants ou c'était la parenté un peu lointaine. Puis certains disaient : « oui ». Certains : « Bof, qu'est-ce qu'on va faire avec ? Pourquoi bouger ça ? ». À un moment donné mon père avait eu comme un découragement. *Ramón Bonet Buil*, qui était un compagnon de mon oncle, il avait été fusillé, on savait dans quelles conditions sa sœur était allée chercher les affaires, elle ne les avait plus trouvées, qui gardait la prison à ce moment-là, on en ferait un roman, un livre en tout cas. Et un jour, on était allés avec mon père, on avait mis des fleurs, et puis un drapeau de la *rojainegra* (le drapeau rouge et noir). On l'avait mis et quelqu'un était venu et l'avait jeté à la poubelle. Donc tout ça était devenu tellement douloureux qu'à un moment donné on avait senti avec ma sœur que mon père ne se sentait plus la force de recontacter les familles.

01:25:08:22

On disait maintenant, avec ma sœur, il faut. On ouvre, il faut. Il faut absolument trouver les ADN, il faut trouver les familles. Et donc, avec ma sœur, nous avons pris le relais, nous avons contacté les familles. On a fait un peu le forcing parfois, mais c'était plus facile pour ma sœur et moi que pour mon père. Et les gens ont accepté de donner leur ADN, de venir, etc. Et puis pour nous, c'était plus facile : internet, les mails, les téléphones, tout ça. Mon père, lui, tout ça, ça le fatigue maintenant, il ne peut pas le faire. Et on est arrivées à donc contacter toutes ces personnes. On a fait aussi le lien régulièrement avec elles pour leur expliquer ce qui est en train de se passer, comment, etc. En faisant attention

aux photos mais bon, on les tenait au courant pour leur donner aussi envie. Ils sont venus, presque tous, au moment des fouilles. Ils sont venus pour prendre contact avec les personnes qui faisaient ce travail et tout. Et sur le nombre, on a trouvé quatorze personnes prêtes à donner leur ADN. Ça veut dire la moitié des personnes qui sont là. Et comme, en majorité, ils sont frères ou cousins, on identifie tout le monde. Bon pour mon frère -de quoi on parle - pour mon oncle, il a été identifié. Oui, effectivement, *Román* est parmi les premiers qui ont été là. Pour mon père, ça a été dur. Je me demandais ce qu'il allait advenir de lui. Parce que cette recherche, pendant des années, ça l'avait tenu. Mais maintenant, là. Bon, il avait devant lui son frère, et pendant quelques temps, on a senti que c'était pénible. C'était dur de voir ça, ces images. Il est devenu insomniaque, ça devenait pénible. Mais bon, il a repris le dessus. Puis il y avait une bonne ambiance. Il y avait toujours des gens qui venaient, il pouvait exprimer plein de choses. On insiste aussi pour que ça soit un lieu de mémoire en fait, pour le rattacher à la colline. Parce qu'il ne s'agit pas de faire du tourisme macabre, pas du tout ça, mais bon, on tient à ce que ce soit aussi pédagogique, qu'on puisse en retirer un enseignement à la fois pour *Huesca*, pour la France. Donc on voudrait qu'ils fassent un effort là-dessus, à la ville, on ne sait pas trop comment ça va...

Aucune famille n'a demandé à retirer les corps. Tout le monde veut qu'ils restent ensemble. Personne n'a demandé la bénédiction de l'Église, ce qui aurait été compliqué pour nous. Et beaucoup de choses se sont dites aussi à partir de ça. Ça a ouvert beaucoup de... Le cœur peut-être. Et ça a donné la parole à des familles. Oui, ça a donné la parole. Et puis bon, en Espagne, il y a un grand intérêt de la part des petits-enfants pour tout ce qui est mémoriel, beaucoup.

01:28:24:00

Oui, je disais que mon père avait, après son passage à Tramezaïgues où il a semblé qu'il ait cassé, comme on dirait, une sorte de coquille qui lui permette de revenir un peu en arrière sur son histoire passée. Bon, il a continué à faire son travail mémoriel. Il est parti en Espagne avec maman il y a une dizaine d'années maintenant, avec des séjours qui se sont allongés de plus en plus. Mais maintenant, il y reste pratiquement tout le temps. Là-bas c'est vrai qu'il est sollicité. Il est très entouré par beaucoup de gens qui s'intéressent à ce travail mémoriel. Et il a été récemment, l'année dernière, en septembre, il y a deux jeunes, *Raúl*, avec qui il est très souvent en contact, qui lui a permis de faire ce premier livre, et *Marco* qui est un jeune cinéaste espagnol... Ils ont souhaité faire un film, un court-métrage. Alors là, ça a été une aventure qui me paraissait un peu folle, de faire revenir mon père sur ses pas, sur une partie de ses, comment dire, une partie de sa *Retirada* en France. Ils ont quand même fait, ce qui était

complètement fou... Donc ils sont partis à trois, ils ont vécu à quatre pendant huit jours, c'est déjà pas facile. Et ils sont allés jusqu'à Bourges où mon père avait été. Ils sont allés au camp d'Argelès, ils sont allés jusqu'à Bourges. Ils sont allés dans le Lot où il a pu rencontrer des descendants de certaines familles qui étaient très émus à l'idée de le rencontrer, et lui aussi. Il a donc, on va dire... ces descendants ont pris contact avec nous. C'est très intéressant aussi, ils sont même venus le voir en Espagne. Et pour lui la boucle commence maintenant, pratiquement... comme il dit : « Je ferme la boucle de mon histoire. » Voilà, avec bien sûr les exhumations, tout ça. Il a plus de 98 ans aujourd'hui. Il considère qu'il a quand même déjà fait beaucoup.

Et nous, c'est, comment dire... en tout cas, pour moi, je suis née en France, je suis allée à l'école en France. Ma langue maternelle, c'est le français. Mais en même temps je parle avec mes parents l'espagnol. J'aurais aimé qu'en même temps qu'on m'apprenne l'histoire de France, on m'apprenne à l'école l'histoire de l'Espagne. Ça, ça m'aurait enrichie. Je trouvais que c'était un manque. Il fallait que je l'apprenne à la maison.

Bon, les parents de maman, c'étaient des réfugiés économiques. Mais les parents de mon père, c'étaient des réfugiés politiques. Et ça, c'était pour nous, pour moi et pour ma sœur et mon frère et mes cousines, et tous les enfants de la rue, les réfugiés politiques, ils ont vraiment un statut à part. C'est une fierté que d'être réfugiés politiques, d'être républicains espagnols, et c'est vraiment hors de question de faire disparaître ça de ce qu'on est.

Nous, moi, je suis une fille de réfugié politique, de républicain espagnol, d'exilé politique, moi l'exil politique, c'est une chose qui est, comment dire, c'est fondamental dans ma culture, dans ma construction. Et dès qu'on en parle, de quelque autre pays que ce soit, j'aime bien voir ce qui se passe. Et c'est vrai que c'est cette culture. C'est veiller à l'autre, aux autres. Ne pas être qu'Espagnols, ou que Français. Une culture, c'est quelque chose d'universel, ça ne se limite pas à un pays.

Moi je n'exclus pas la France bien sûr, mais surtout je veux conserver l'Espagne. Ou en tout cas celle de mon père. L'Espagne de mon père, c'est aussi mon pays, c'est ma culture. Peut-être, bien sûr, pas aussi finement dit et expliqué que ma fille qui est professeur d'espagnol. Mais j'ai quelque chose, et je les reconnais, les enfants de réfugiés espagnols. Ça peut paraître un peu primaire de dire ça, mais j'ai l'impression de les reconnaître. Comme je disais un jour : « *lo hemos mamado* » (« nous l'avons tété », nous avons grandi avec ça), et voilà.

Exil Républicain Génération 2 : Jeanne Arnal

## **À propos de ce document**

Entretien enregistré le 24 février 2020

Martín Arnal Mur est décédé le 21 octobre 2021

Transcription automatique de Franck Delpech, revue et corrigée par Alet Valéro.  
Relecture et mise aux normes par Simon De Smet.